

Zeitschrift:	Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires
Herausgeber:	Empirische Kulturwissenschaft Schweiz
Band:	84 (1988)
Heft:	3-4
Artikel:	Rites de mariage dans les familles ouvrières de Nanterre (1930-1960)
Autor:	Segalen, Martine
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-117640

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Rites de mariage dans les familles ouvrières de Nanterre* (1930-1960)

par *Martine Segalen*

La disparition des coutumes paysannes a légitimé la naissance du regard ethnologique. Il fallait étudier «d'urgence» un riche patrimoine de savoirs et de sens qu'effaçaient l'industrialisation et l'urbanisation. Dans les années 1930, les ethnologues d'alors – on les nommait les folkloristes – se saisissaient de la rapidité supposée de la dégradation des coutumes «traditionnelles» pour relever les aspects les plus pittoresques, les plus exotiques de la société. Seule la vie rurale, et encore, seulement une partie d'entr'elle, celle des paysans les plus aisés, retenait leur attention, motivait leur intérêt.

Les sociétés traditionnelles ont disparu et avec elles, la tradition, un concept aujourd'hui dénoncé. Les nouvelles définitions de la culture incitent à examiner autour de soi, dans les milieux urbains, comme dans les milieux ruraux recomposés, les formes contemporaines de l'identité et de la sociabilité. En passant du «rural traditionnel» à la modernité, n'aurons-nous pas alors oublié une étape de la culture, celle des ouvriers, que les pompiers du traditionnel auront laissé brûler auprès d'eux?

Les chercheurs des années 1980 n'ont-ils pas là un champ de recherches ethno-historiques à ouvrir aussi «d'urgence» puisque la culture ouvrière s'efface sous la poussée des cols blancs et de la post-industrialisation? Michel Verret constate que «l'histoire de la culture populaire en ces trente dernières années serait ainsi celle d'un double éclatement, de la culture productrice traditionnelle sous le signe ouvrier, de la culture salariale nouvelle sous le signe employé et d'un transfert d'hégémonie final d'un signe à l'autre» (1988: 269).

Questions pour l'étude de la culture ouvrière

L'intérêt qu'on porte aujourd'hui à la culture ouvrière peut relever d'un intérêt pour la «beauté du mort», comme dit Michel de Certeau; cette culture ouvrière acquiert une nouvelle légitimité alors que, du fait de sa disparition, elle devient moins menaçante pour l'ordre social. Donner à la culture ouvrière un statut d'objet scientifique, c'est aussi refuser la position des folkloristes, implicitement évolutionnistes: selon eux, les rituels

* Version remaniée d'une conférence lors du 3^e Congrès International d'Ethnologie et de Folklore SIEF, Zurich 1987.

«s'appauvriraient» par rapport à une forme idéal-typique de référence, celle d'un ancien âge d'or. Les observateurs du rituel – notables, folkloristes – ont totalement oublié les rites des villes, des ouvriers: plus, ils ne les ont pas vus, ils ont dénié aux ouvriers le droit au rituel. Par rapport aux paysans (riches) qu'ils avaient coutume d'étudier, les ouvriers n'avaient rien à montrer, sinon en termes de «privation» et d'absence. A nous, les observateurs du populaire urbain/ouvrier de réhabiliter la culture. Pour ce faire, il faut retourner la position classique: aucun rituel n'est survie, tout rituel donne à voir en œuvre un modèle culturel et social, qu'on peut construire en dépassant l'analyse des seuls faits cérémoniels, en étudiant les relations entre ce rituel et l'organisation des rapports sociaux d'une part, les conditions sociales et économiques d'autre part de vie, de travail, de résidence.

De tous les traits de la culture ouvrière, ceux qui sont relatifs au mariage apparaissent particulièrement riches. L'analyse du rituel matrimonial ouvrier et urbain (qui dans notre propos présent se recouvrent) contribue ainsi à renouveler l'étude des âges de la vie, des relations entre les sexes et les générations. La culture ouvrière, souvent saisie par le biais du socio-politique et de la problématique des classes, révèle d'une autre manière, comme de l'intérieur, observés du point de vue familial, les modes de faire et les valeurs de ce groupe.

Enfin, à propos de ces thèmes, on ne peut éluder la question de la confrontation entre modèles culturels; existe-t-il une culture originale, authentique ouvrière? La classe ouvrière s'est constituée en même temps que la classe bourgeoise et la domination économique qu'elle a subie entraîne-t-elle inévitablement une domination culturelle (C. Grignon et J. C. Passeron, 1985)?

Groupes sociaux et identité urbaine: Nanterre 1930-1960

La période 1930-1960 constitue l'âge archétypal de la «banlieue»: dans un environnement mi-rural, mi-industriel cohabitent des ouvriers migrants venus de diverses régions de France, des immigrants italiens et des familles descendant des anciens agriculteurs et viticulteurs reconvertis dans de petites entreprises artisanales.

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, Nanterre était une bourgade de vigneron, maraîchers, nourrisseurs dans laquelle vint s'installer une petite population d'employés attirés par le «bon air de la campagne» et la liaison ferroviaire avec Paris ouverte en 1834. Jusqu'aux débuts de la première guerre mondiale, la production industrielle reste celle de petites unités n'em-

ployant guère qu'une dizaine d'ouvriers qualifiés. La guerre puis la première après-guerre donnent un développement industriel rapide à la ville avec la multiplication de grosses unités de production employant des centaines d'ouvriers; Nanterre ne connaît pas de spécialisation industrielle, et s'y développent des industries automobiles, chimiques, alimentaires, mécaniques, métallurgiques etc. Le dépouillement exhaustif du recensement de 1931 fait apparaître que 60% des chefs de ménage sont des ouvriers (ou manœuvres, terrassiers), les employés et professions libérales représentant 22% des emplois des chefs de ménage. Ces secteurs emploient de façon dominante de la main-d'œuvre masculine, comme dans le cas des mines, mais contrairement aux industries textiles qui employaient surtout des femmes: ceci donne une configuration tout à fait spécifique à l'organisation des rôles au sein du couple conjugal.

La croissance démographique de la ville est régulière, passant de 27 000 habitants en 1920 à 42 978 en 1931, 46 000 en 1936, beaucoup moins forte que dans les communes voisines. La densité de la population est de 34 habitants à l'hectare contre 114 à Puteaux déjà urbanisée avec des immeubles à plusieurs étages. A Nanterre se répand un habitat pavillonnaire, des maisons construites sans architecte, par les ouvriers eux-mêmes, ou des habitats plutôt précaires. Le problème du logement reste endémique; c'est pourquoi les grandes usines qui logeaient leur personnel, telles les Papeteries de la Seine, attiraient une clientèle stable d'ouvriers où les emplois se transmettaient de père en fils.

Interrompues par la guerre, la croissance démographique et industrielle reprennent de pair: on compte 41 000 habitants en 1946, 70 000 en 1959 tandis que les industries chimiques, pétrolières, automobiles – pour ne citer que les principales – recrutent de la main-d'œuvre, et dès 1960 de la main-d'œuvre immigrée. Les problèmes d'habitat sont encore plus aigus dans cette période que dans celle d'avant-guerre: la municipalité, dès 1953, met en œuvre un vigoureux programme de construction d'habitat à loyer modéré (HLM). L'accès à ces logements constituera une forme de mieux-être pour les ouvriers nanterriens, avant que ceux-ci ne quittent la ville pour un habitat pavillonnaire péri-urbain. Dès les années 1975, les éléments caractéristiques de la société ouvrière de banlieue éclatent: dé-industrialisation, changements profonds dans la composition de la population (apparition de cols blancs aux côtés de l'importante population immigrée à dominante maghrébine), remodelage des espaces urbains avec l'aménagement du secteur de la Défense (Martine Segalen, 1987).

Dans les années 1930–1960, qui apparaissent bien typiques d'une culture ouvrière de banlieue, marquée par une affiliation politique et syndi-



Fig. 1. Mariage dans une famille «bourgeoise» de Nanterre en 1927. Les parents de la mariée, anciens cultivateurs, ont alors une petite entreprise de transport.

Photo ATP 86. 72. 2



Fig. 2. Mariage dans une famille ouvrière de Nanterre en 1935. Deux générations d'ouvriers des Papeteries de la Seine.

Photo ATP 86. 25. 6

Ces photos sont prises chez le photographe de Nanterre. Les deux groupes sociaux se distinguent par des traits subtils; chez les bourgeois, on observe une plus grande sobriété dans la présence des fleurs; la posture des corps est plus contrôlée.

cale très marquée, on observe que les formes et les normes du mariage (on préfère éviter ici l'emploi du terme «règles») sont en partie dictées par l'organisation domestique ouvrière, un certain type de relations mère-fille: seul le mariage permet aux jeunes filles d'acquérir le statut d'adulte, et il est hautement valorisé.

L'historien John Gillis a proposé une périodisation intéressante des formes de mariage ouvrier; il oppose au mariage prolétarien le mariage ouvrier. Dans le premier cas, l'unité familiale n'est pas une unité économique; elle n'est pas menacée par la perte d'un fils ou d'une fille et on attachait peu d'importance cérémonielle à un événement qui n'ajoutait rien en termes de statut ou de pouvoir (1984: 54). En revanche, J. Gillis observe l'importance croissante à nouveau accordée à ce statut dès que les familles se sont dégagées de leur statut prolétarien (1985: 288). L'organisation sociale des mariages, telle qu'elle a pu être racontée à propos des familles ouvrières de Nanterre – car ce modèle appartient déjà au passé – s'intègre tout à fait dans ce schéma chronologique. Le mariage ouvrier apparaît comme une création rituelle originale, qui, s'il peut sembler copier formellement le rituel bourgeois, est le produit de conditions tout à fait spécifiques à la vie ouvrière à Nanterre dans les années 1930–1960.

Socialisation des jeunes et relations familiales

Dans les familles ouvrières des années 1930–1960, les femmes ne travaillaient pas systématiquement en usine; elles s'y employaient avant leur mariage, après que les enfants aient été élevés. Les rôles domestiques étaient marqués par une division rigide et tout le domestique leur incombaît, tandis que leurs maris utilisaient leur temps libre soit à des activités militantes, soit à des loisirs. Le travail domestique requérait une énergie importante, compte tenu des conditions d'habitat et des budgets. Nos enquêtées se rappellent leurs mères comme des femmes harassées.

Les normes familiales de socialisation des enfants et des adolescents étaient très strictes: sévérité des parents, obéissance exigée. Il y avait peu de verbalisation au sein de la famille, peu de communication. Cependant, la division sexuelle des rôles qui se reproduisait pour les jeunes permettait aux garçons de s'ouvrir sur l'extérieur, tandis que les filles devaient seconder leurs mères à la maison. Certains sujets restaient tabou, notamment tout ce qui touchait à la sexualité. Les jeunes filles n'étaient pas prévenues des changements biologiques survenant à la puberté, et lorsqu'elles avaient leurs premières règles, les mères se contentaient de les mettre en garde: «Méfie-toi des garçons».

Dès l'âge de 15 ans, parfois avant, la ségrégation des sexes s'inscrit dans l'espace du travail. On l'a dit, les usines nanterriennes employaient principalement de la main d'œuvre masculine; les jeunes garçons étaient embauchés, à la suite de leurs pères, à la Télémécanique, aux Papeteries; les filles allaient vers les usines donnant de faibles salaires et connaissant un fort turnover de leur main-d'œuvre, telle l'usine Heudebert qui fabriquait des pains diététiques et des biscuits. En cas d'emploi mixte, filles et garçons n'étaient jamais mélangés au sein des ateliers. L'entrée à l'usine marquait l'entrée dans l'âge de l'adolescence, et plusieurs hommes se rappellent avoir enfilé pour la première fois un pantalon long, délaissant la culotte de l'enfance. Au cours de cette période, le jeune homme doit montrer les signes de sa virilité, en jouant au football, en fréquentant les bals, en s'engageant dans les luttes politiques et syndicales. Sa vie est donc tournée vers l'extérieur, tandis que celle de la jeune fille est enfermée dans l'atelier et dans l'univers domestique. Là s'y reproduit la division des rôles puisqu'il était très rarement demandé de l'aide aux jeunes garçons et il était plutôt mal vu qu'ils fassent la vaisselle. La socialisation des jeunes ouvriers doit être résituée dans le cadre du fonctionnement de l'unité domestique. Si le foyer ouvrier n'est plus une unité de production, c'est une unité de salariat. Le salaire principal est celui du mari. Les usines, employant de la main-d'œuvre féminine, d'ailleurs rares, considéraient en revanche que le travail qui s'accomplissait était déqualifié: on voit ainsi se forger le cercle vicieux de l'équation: salaire féminin = salaire d'appoint.

Garçons et filles remettent leur salaire à leur mère qui gère le budget familial, selon une norme bien connue dans les familles ouvrières. Si les garçons se voient attribuer quelques sous pour leurs sorties estimées «normales», c'est-à-dire dans la norme ouvrière, les filles ne reçoivent aucun argent de poche. Le sort des filles aînées est particulièrement difficile et les femmes interviewées qui se trouvaient dans cette situation se rappellent avec une grande amertume le sentiment d'injustice qu'elles ressentaient; de fait leurs plus jeunes sœurs avaient une vie plus facile. On ne peut manquer de rapprocher ce type de rapports sociaux du succès que connaît, précisément dans ces années-là, la fête de la Rosière de Nanterre. Le prix que recevait celle qu'on appelait la «meritante» était perçu comme une sorte de dot destinée à une sœur aînée qui s'était «sacrifiée» (entendons: n'était pas allée en usine, était restée à la maison) pour aider sa mère à élever ses jeunes frères et sœurs. En «dotant» la Rosière, la municipalité prétendait ainsi lui accorder la somme d'argent qu'elle n'avait pu accumuler en vue de son mariage (M. Segalen: 1982). En fait, les jeunes filles n'avaient aucun moyen de se constituer une dot puisqu'elles

remettaient tous leurs gains à leur mère; c'est même là une des caractéristiques essentielles du mariage ouvrier.

A l'âge de 17, 18 ans, les jeunes filles étaient autorisées à fréquenter les bals publics. Sorties hautement surveillées: leurs mères les accompagnaient, discutaient entre elles en observant la piste de danse, et les raccompagnaient à la fin de la soirée. Toute une culture de l'honneur familial ouvrier se déploie ici; comme disent les femmes interviewées: «On était très tenue.» Les rencontres entre jeunes gens se font souvent au bal, dans le voisinage. L'amour, le libre choix du conjoint s'articulent à une forte endogamie locale et professionnelle, inscrite socialement dans la proximité résidentielle d'une population que fixe le logement par l'entreprise ou l'édification d'un pavillon. L'endogamie professionnelle et locale se double d'une endogamie ethnique pour les immigrés italiens qui occupent des maisons qu'ils ont édifiées dans le même quartier.

La «fréquentation» entre les jeunes est souvent vécue dans la clandestinité, du fait de la réticence maternelle. Mme J. raconte: «J'ai connu mon mari pendant que j'étendais le linge ou en promenant mon chien Pataud, car il habitait une maison du même quartier, dans l'avenue de l'Agriculture. Jamais je n'aurais osé lui dire de rentrer à la maison, et un jour, le voilà que je le trouve attablé avec mon frère à jouer aux cartes!» Les rigueurs maternelles, tant redoutées, s'expliquent par la dépendance dans laquelle les mères tiennent leurs filles. Le mariage apparaît bien comme la seule façon de secouer ce joug.

Mme J. continue son histoire: «J'en avais ras-le-bol d'être la bonne de la maison, jamais de sortie, rien ... Quand j'ai dit à maman, je me marie, elle m'a dit: non, pas question et elle m'a tapée; j'ai dit, bon, si tu me laisse pas, je vais faire une bêtise». Le mariage est donc clairement à l'initiative des jeunes filles dans ce contexte culturel et social, le seul moyen qui leur permette d'accéder au statut d'adulte. La décision est le plus souvent imposée aux parents qui ne l'acceptent qu'à contre-cœur, mais la jeune fille a toujours le moyen de pression de «faire une bêtise», et les parents préfèrent se passer d'un salaire supplémentaire que d'accepter la honte d'une naissance illégitime. Nous n'avons pu étudier les taux de conceptions pré-nuptiales ou de naissances illégitimes, mais il apparaît que dans la classe ouvrière de telles pratiques étaient alors peu répandues.

Contrairement au modèle paysan qui prévoit l'accumulation d'une dot destinée à l'installation des jeunes gens, le modèle ouvrier laisse les jeunes époux complètement démunis face aux charges financières qu'implique la mise en œuvre des rites matrimoniaux, puis ensuite l'installation de leur ménage.

Comment payer sa noce?

S'il existe une relation entre l'importance des moyens dont on dispose et l'importance du rituel nuptial, il n'en reste pas moins que celui-ci a pour caractéristique de compter un aspect somptuaire. Malgré la crise des années 1936-1937, les salaires ouvriers sont à la hausse, et après la guerre notamment, les revenus augmentent; les fastes nuptiaux ouvriers sont frappants.

Les mariages paysans aisés sont l'occasion d'une transmission entre les générations; par le biais de la dot, des cadeaux, d'une aide lors de l'installation du jeune ménage, les parents transmettent une partie de leur patrimoine à leurs enfants; ceci est totalement inconnu dans un monde ouvrier qui vit d'un salaire précaire. Chez les paysans aisés, les frais de la noce sont souvent considérables: vêtements, repas; dans la société ouvrière, ces dépenses sont à la charge des futurs époux. Au fur et à mesure cependant que l'on approche de la fin de la période étudiée, les parents dont la situation financière s'est améliorée pourront restaurer les pratiques de transmission entre générations.

Quand Gaston M. a annoncé à son père, en 1953, qu'il souhaitait se marier, celui-ci lui répondit: «Attends un mois, ça te paiera ta dot, avec la prime de fin d'année, tu pourras payer ta noce.» Les jeunes mariés ne peuvent compter que sur eux-mêmes pour les frais de toilette et de repas. La modestie éventuelle de la fête est certainement ressentie comme une privation, ce n'est pas le résultat d'un choix. Les jeunes filles attachent un intérêt essentiel à leur toilette et tous les efforts sont déployés pour se procurer du tissu et une robe blanche longue. Mme P., fille d'Italiens, épouse un compatriote en 1945; sa mère lui laisse sa paye du mois à contre-cœur: «T'auras pas un sou de nous.» Les plus pauvres des jeunes filles se contentent d'un tailleur «qui doit pouvoir resservir», soit blanc, soit noir. Souvent d'ailleurs, dans les récits qui nous sont faits, un incident au cours du repas empêche que la robe puisse être remise, comme si finalement, il fallait qu'elle reste la robe d'un seul jour.

Le mariage a lieu à la mairie, puis souvent à l'église (sachant que les ouvriers auprès desquels nous avons fait nos enquêtes étaient italiens ou bretons, le fait d'être militant communiste n'étant pas incompatible avec le souhait d'une bénédiction nuptiale) en début d'après-midi. Le cortège se rend ensuite à pied jusqu'à la maison où l'on sert le repas et où l'on danse. Le nombre d'invités au repas est modeste lorsqu'on le compare aux noces paysannes de la fin du XIX^e siècle et des débuts du XX^e siècle qui rassemblaient souvent une centaine de parents, voire davantage; à Nanterre, on convie une quinzaine de parents, les plus proches, auxquels

se joint le «camarade» préféré d'atelier. En 1936, la mère de Lucienne L. n'a pu venir assister au mariage de sa fille, le voyage aurait été trop coûteux depuis la Creuse, et elle n'aurait pas eu les moyens de se faire faire une toilette. «L'oncle et la tante ont remplacé mes parents», explique Mme L., «et ils ont fait le repas dans le jardin de leur maison. C'est la belle-sœur à mon mari qui a fait mon ensemble, un manteau trois-quart blanc bord à bord, et ma cousine m'a fait une capeline. Au repas, il y avait deux oncles, deux tantes et leurs enfants, un copain de mon mari qui était son témoin, ses parents, son beau-frère et sa sœur.» Dans ce cas, les moyens sont trop modestes pour qu'on se rende chez le photographe poser pour le cliché du groupe: cela est ressenti comme un manque de rituel. Les amis des ateliers d'usine ne sont pas invités, mais ils se sont manifestés à l'avance par une quête qui aide les époux à célébrer la noce.

La solidarité matérielle des invités, qui n'ont généralement pas donné de cadeaux de mariage, trouve sa place dans le rite de la jarretière de la mariée, raconté par tous les enquêtés. Le garçon d'honneur, un frère ou un cousin, passe sous la table et glisse à la jambe de la mariée une jarretière; il la retire et la vend aux enchères. Le vocabulaire utilisé pour en désigner le produit souligne l'aspect du don gratuit: on parle de l'«obole», de la «cagnotte». Plaisanterie rituelle et contribution financière sont étroitement associés. L'expression de Mme R. en révèle tout le double sens: «La jarretière, ça avait monté haut!»

La noce ouvrière s'inscrit dans le contexte des bals populaires si en vogue de 1930 à 1960: pendant et après le repas, on danse, en général au café du coin, avec un orchestre composé des compétences musicales des amis et des parents; pour Gaston M.: «L'accordéon, c'est un chef à mon frère qui travaillait dans une fonderie de bronze»; s'y ajoute une batterie, une trompette. Ce bal donne l'occasion d'ouvrir l'événement privé à toute la communauté locale. Avant la guerre, il n'y a pas de voiture individuelle, et les cortèges de noce à pied traversant les rues de Nanterre étaient spectacle fréquent. Une fête locale se déroule dans le quartier, que les voisins célèbrent en offrant à boire au café du coin. La communauté cheminote, fortement intégrée, célèbre collectivement les noces: «Les mariages, c'était la vraie famille, on était en groupe et ils venaient tous faire une petite visite.»

A la nuit tombée, les mariés sont pourchassés par la noce qui leur apporte la rôtie dans le pot de chambre. Cette coutume nuptiale est passée de la campagne à la ville dans des formes rituelles renouvelées. En milieu rural, le breuvage porté aux mariés ne l'était pas toujours dans un pot de chambre, mais souvent dans une soupière. La soupe qu'on les forçait à ingurgiter était blanché, épicée, remplie de mets difficiles à avaler

etc. La variété des rituels autour de la «rôtie», tels qu'ont pu les observer folkloristes et ethnologues est considérable, et loin de revêtir une signification unique. Sur la fin du XIX^e siècle ce rite, qui s'accomplissait dans certaines circonstances de façon très solennelle, a plutôt tiré vers la farce, comme c'était le cas pour les derniers charivaris. Nous retrouvons donc la rôtie en ville, importée en quelque sorte par les ouvriers d'origine rurale, servie dans un pot de chambre, avec bordure de moutarde. Il s'agit toujours d'une pratique ayant à voir avec la sexualité des époux que contrôlent de façon symbolique les jeunes de la noce. Les époux subissent, sachant qu'il vaut mieux se soumettre au rituel que de tenter de s'y soustraire. En milieu rural, nous avons observé la même résignation au rituel.

Avec l'augmentation du niveau de vie, le jeune couple peut envisager une noce plus importante. Colbert G. et Madeleine B. s'étaient connus au bal à Nanterre en 1938; ils se revoient après la guerre et se marient en 1947. Les jeunes époux louent une salle, font le ravitaillement, des voisines font le service. Un cousin boulanger sert des gâteaux, ce qui apparaissait comme une denrée de luxe dans le contexte de l'immédiat après-guerre. Quarante personnes sont invitées. Une couturière travaille pour toute la famille, confectionnant la robe de la mariée, sur un modèle copié d'un grand couturier, ainsi que les toilettes des mères des époux et des nièces. Le mariage se fait à l'église, puis après le déjeuner, il est suivi d'un bal. Le père du marié s'était privé de vin pendant plusieurs mois pour participer aux frais de la noce: «Pour un mariage ouvrier, c'était bien!» L'usage du car se développe après la guerre qui permet d'étirer le rituel dans le temps, et de consolider le groupe des invités. Le car rassemble la noce dans un espace et un temps clos, comme mis entre parenthèses de l'espace et du temps quotidiens. Les noces se rendent à Robinson pour danser dans les guinguettes que les photos de Robert Doisneau ont immortalisées¹. Les repas sont pris dans des restaurants spécialisés où plusieurs noces se côtoient dans une atmosphère très joyeuse.

Dès le lendemain de la noce, le retour à la routine s'avère brutal pour les jeunes époux. Difficultés de logement, absence d'épargne: on s'installe dans un logement meublé, avec «seulement sa chemise sur le dos». La jeune femme doit se remettre au travail pour acquérir du linge, des meubles, tout ce dont elle se sent privée. Sur son salaire se fera l'épargne qui permettra que le couple s'installe dans ses meubles; l'amour du foyer coquet n'est pas imposé comme une norme extérieure, mais est inscrit au cœur des valeurs ouvrières. Ici encore, l'augmentation du niveau de vie autorisera que reprenne la transmission des biens entre les générations et dès les années 1955, les familles les plus aisées offrent à leurs enfants la «chambre à coucher», le lit et l'armoire, ou la «salle», c'est-à-dire la table,

les chaises et le buffet. Les jeunes mariés pourront alors commencer de s'équiper avec du matériel electro-ménager, et en tout premier lieu, un réfrigérateur.

Dans le mariage ouvrier, le rituel ne salue pas la constitution d'une nouvelle unité de production, ou même la continuité des générations. Il souligne bien davantage l'indépendance enfin acquise par la jeune épousée et l'accès à un statut d'adulte. Le travail social de la noce, avant, pendant, après, apparaît bien celui des femmes; les hommes n'en sont que des acteurs passifs qui s'effacent derrière les prises de décision féminines, la valorisation de la jeune fille. Le rôle des pères, si important dans la société paysanne et dans les systèmes lignagers, est effacé. Au cours de la noce, c'est le jeune couple qui est honoré, et non plus les familles des fiancés, tout à fait en retrait par rapport aux rites paysans.

Si la noce ouvrière à Nanterre dans les années 1930 à 1960 apparaît bien comme une création rituelle originale, compromis entre des rites paysans et un contexte de travail, de résidence et de vie spécifique, on ne peut toutefois s'empêcher de s'interroger sur l'influence possible d'un autre rituel matrimonial, celui des autres familles nanterriennes qui partagent le même espace.

Aux côtés des ouvriers, d'autres Nanterriens

A Nanterre, à côté des familles ouvrières nouvellement arrivées à partir des années 1920, co-existent de vieilles familles d'anciens agriculteurs, des employés, des entrepreneurs locaux. Le propre d'une ville de banlieue, ce sont les discontinuités de son tissu social. Il ne s'agit pas de «classes moyennes» au sens où nous les qualifions aujourd'hui. Les anciens ouvriers enquêtés qui racontent leur passé à Nanterre les dénomment «bourgeois», utilisant la catégorie politico-idéologique du parti communiste, pour désigner l'ennemi de classe, et plus généralement tout ce qui n'appartient pas au prolétariat. Il ne s'agit pas de familles de la bourgeoisie, qui seraient marquées par une «distinction» dans tous les sens du terme, possédant un capital social, culturel et économique, des manières d'être et de transmettre les autorisant à se perpétuer tout en s'adaptant, comme les définit Pierre Bourdieu. Ces vieilles familles tirent une partie de leur légitimité dans leur ancienneté: en 1930, les authentiques «vieux» nanterriens, ce sont eux; elles procèdent aussi d'un vieux fonds populaire, rural, artisanal. Autrefois agriculteurs ou charcutiers (les éleveurs de Nanterre conduisaient leurs porcs à la halle de Paris jusqu'en 1850), les chefs de ménage sont devenus exploitants de carrières, transporteurs, artisans de toute nature. La conjoncture économique a été favorable

à ceux qui possédaient des terrains dont les prix n'ont cessé de monter. A côté de ces vieux nanterriens, un ensemble d'entrepreneurs, telle la famille Heudebert qui fonda la célèbre usine – Charles Heudebert commença comme apprenti boulanger – ou les entrepreneurs de travaux publics, tous originaires du centre de la France. Ces familles sont associées dans un réseau de parenté et d'alliance assez lâche, et ont un comportement endogame.

Ouvriers et nanterriens aisés sont proches dans l'espace, mais cependant séparés. L'habitat des seconds est bien supérieur à celui des premiers en qualité, agencement, espace (une famille par maison bourgeoise au lieu d'une famille par pièce dans une maison, comme chez les Italiens). La ségrégation politique et spatiale est très forte. On ne se fréquente pas entre ces différents groupes. Les jeunes filles de la dite «bourgeoisie» ne vont pas dans les bals populaires des quartiers ouvriers ou du quartier italien; elles se distraient dans les bals relativement fermés des sociétés de musique de la «Renaissance» ou de la «Fraternelle».

Pas plus que les ouvriers, ces familles ne donnaient à leurs enfants une éducation poussée. Les jeunes gens travaillaient tôt dans l'entreprise paternelle et s'y formaient sur le tas; les jeunes filles étaient mises en apprentissage chez la couturière comme on a pu l'observer en milieu rural. La couturière reste un personnage fortement présent de cette socialisation adolescente des filles: elle cousait les robes pour les bals, souvent les bals déguisés auxquels elle participait d'ailleurs. Nous avons là un trait de ruralité qui est le propre des familles aisées, l'apprentissage chez la couturière étant, bien plus que l'acquisition d'un savoir technique, un travail symbolique sur tout ce qui touchait à la sexualité et au corps (Yvonne Verdier: 1979). L'apprentissage à l'usine concernait exclusivement les jeunes ouvrières. Il y a donc plus d'un trait «populaire» parmi les vieilles familles nanterriennes. Avec les ouvriers, ces familles partagent l'obligation d'un travail féminin, alors que, dans les années 1930 à 1950, l'archétype de la famille bourgeoise est celle dans laquelle la mère de famille ne travaille pas. Les nanterriens aisés possèdent de petites entreprises et les épouses sont actives, surveillant la production, faisant la comptabilité. On voit donc ce qui peut rapprocher comme séparer les familles ouvrières et les familles aisées de Nanterre.

Rites «bourgeois», rites de la transmission

Quel sens donner aux mariages dans ce groupe, et y a-t-il contamination des rites de ces «bourgeois» sur les rites ouvriers? Formellement, les

rites matrimoniaux de ces familles revêtent des aspects identiques à ceux que nous venons de décrire, mais avec plus d'opulence. Par plus d'un trait cependant, elles s'en distinguent, et le sens de l'institution reste fondamentalement différent.

Dans ces familles, le mariage reste en effet le moment de la transmission des biens; les jeunes filles sont dotées; le mariage est souvent l'occasion de consolider le patrimoine de l'entreprise, comme il apparaît au travers des raisons sociales associant deux patronymes: celui du fondateur et celui de son gendre. L'endogamie sociale est développée.

Le rite matrimonial souligne l'intégration encore forte entre unité de production et groupe domestique, dans le cadre d'une idéologie paterniste où l'entreprise est vécue – en tout cas du côté de l'entreprise – comme une grande famille. Lorsque Robert P., fils d'une entreprise de couverture épouse la fille du médecin de Nanterre en 1960, un grand repas est donné dans l'entreprise pour la plupart des ouvriers pour cette circonstance. C'est l'occasion de célébrer tout à la fois la longévité de l'entreprise à travers ses générations de dirigeants depuis l'arrière-grand-père fondateur, l'ancienneté des compagnons et des employés, le bonheur du jeune couple amené à pérenniser l'entreprise; le discours de clôture du banquet se place sous le signe de la fidélité et de la transmission. Ce repas est une façon d'associer les ouvriers au destin familial et au destin de l'entreprise; nous avons retrouvé nombre de ces photos de banquets organisés par la direction de quelques entreprises pour célébrer tel événement important de la vie de l'entreprise, le changement de la raison sociale, l'anniversaire de la fondation, ou enfin un mariage.

Dans ces familles aisées, les repas de noces à proprement parler auxquels n'étaient pas invités les ouvriers sont offerts aux invités dans les grands restaurants de Paris ou de Rueil; au nom d'un bon goût nouvellement acquis, les farces rituelles de la jarretière et de la rôtie ne sont plus admises. Ignorant qu'elles sont très répandues pour les familles ouvrières si proches, Mme D., une vieille nanterrienne dont toute la généalogie est cultivatrice-vigneronne depuis des générations, s'écrie à leur propos sur un ton indigné: «On ne faisait pas du tout ces farces, ça c'est vu à la campagne, mais c'est pas bon pour ici!»

Le mariage revêt donc un sens social bien différent pour ce groupe nanterrien; il est encore une affaire d'hommes et de lignées masculines entre lesquelles circulent des jeunes filles apportant des biens en dot pour consolider les petites entreprises locales. Il est beaucoup moins l'affaire des femmes qu'en milieu ouvrier.

Conclusion

Sous des apparences formelles parfois semblables, on observe que se côtoient à Nanterre dans les années 1930 à 1960 des systèmes rituels au sens différent, et que le mariage en général ne revêt pas la même signification pour tous. On ne saurait parler de domination d'un système sur l'autre, ni même d'imitation, même si l'influence de ces banquets d'entreprise n'est pas totalement négligeable.

Chez les ouvriers, dans les groupes aisés, se combinent différemment des traits d'une ruralité ancienne, autochtone ou importée. Une étude conduite sur les rites matrimoniaux des ouvriers de Lodz en Pologne montre aussi comment les coutumes d'ouvriers d'origine rurale se modifient dans le nouveau contexte économique de la ville (B. Kopczynska-Jaworska: 1983, 235). Dans le cas de Nanterre, le rituel inscrit en actes l'organisation sociale des rôles et des relations entre les générations, le mode de socialisation des jeunes, le poids du patrimoine ou les effets du salariat dans chacun des deux groupes analysés.

Pour détecter la différence de sens sous une enveloppe rituelle parfois proche, il nous faut revenir à la recommandation première de Van Genep (1909) et observer les rites dans leurs séquences, dans l'avant et l'après rite, sans les isoler de leur continuité sociale. Le mariage ne prend sens qu'en regard des modes de socialisation des sexes, des rapports familiaux au sein de l'unité domestique. On ne peut comprendre les sens du mariage ouvrier si l'on ignore l'organisation des rôles et la condition sociale des jeunes filles, ouvrières d'usine; on ne peut comprendre le mariage aisé qu'en relation avec les petites entreprises de Nanterre au sein desquelles s'inscrivait le tissu social de ces familles.

Pour les jeunes ouvrières, soumises à leurs mères, privées de leur salaire, le mariage est une véritable libération; pour les jeunes filles des autres familles nantériennes, le mariage marque la fin de la jeunesse, de l'insouciance et de la liberté. Sous le même voile blanc ou la capeline à fleurs, l'une rit et l'autre pleure.

Notes

¹ Voir par exemple l'article que consacre le magazine *Photographie nouvelle* 70, mai 1973 à Robert Doisneau, sous le titre «Les Amours authentiques», dans lequel sont reproduites ses inimitables photos prises à La Varenne, à Montrouge, ou encore «Chez Gégène», une guinguette de Robinson.

Références

John R. Gillis: «Peasant, plebeian and proletarian marriage in Britain 1600–1900». In: David Levine (ed.): *Proletarianization and Family History*. Academic Press 1984, 129–162.

John R. Gillis: *For better, for worse, British marriages, 1600 to present*. Oxford: University Press 1985, 417 p.

Claude Grignon / Jean-Claude Passeron: «A propos des cultures populaires». *Cahiers du CERCOM* 1 (1985).

Bronislawa Kopczynska-Jaworska: Working class traditions in Lodz. *Urban Anthropology* 12/3–4 (1983), 217–243.

Martine Segalen: Du village à la ville. La fête de la Rosière à Nanterre. *Ethnologie Française* XII (1982), 2, 185–194.

Martine Segalen: *Vivre à Nanterre. Parenté et espace en banlieue, 1840–1985*. Rapport destiné au Ministère de l'Urbanisme, du Logement et des Transports 1987, ronéoté, 235 p.

Arnold Van Gennep: *Les rites de passage*. Paris: Nourry 1909, 288 p.

Yvonne Verdier: *Façons de dire, façons de faire*. Paris: Gallimard 1979, 347 p.

Michel Verret: *La culture ouvrière*. Saint-Sébastien: ACL éditions 1988, 296 p.